

Des liens sociaux en mutation

PIERRE GIORGINI

BERNARD PERRET

PIERRE GIORGINI¹

MARIANNE DE BOISREDON : Votre livre, à paraître en mars 2020, a pour titre *La Crise de la joie*. C' est quoi la joie pour vous et pourquoi parle-t-on de crise de la joie ?

PIERRE GIORGINI : *La Crise de la joie* porte en sous-titre *Et s'il suffisait d'écouter le vivant*. J' aurais pu écrire *Vive la joie chrétienne ! Et s'il suffisait d'aller à la rencontre de l'Évangile*. Mais la messe serait dite et tant de merveilleux écrits ont été publiés sur ce sujet ! J' ai adopté un point de vue plus laïc et plus épistémologique. Certains diront plus cérébral, mais je suis prudent car on a souvent tendance aujourd' hui à opposer le cérébral à l' action. Cela procède d' une sorte de mise à distance de ce qui peut être pensé comme élitiste. Cette position, poussée à l' excès, peut être dangereuse. Osons espérer que l' action viendra toujours se fonder dans la capacité à comprendre et, surtout, que nous ferons toujours attention à développer ce qui est en péril, ce que j' appelle une éthique de l' argumentation.

Avec ce titre, je prends un certain risque, car mon propos paraîtra très vite a priori comme plutôt spinoziste. On pourrait vite me faire un procès en panthéisme. Je vais revenir sur le sens de ce livre, en prenant le titre et le sous-titre, et montrer comment tout cela peut converger, en tous les cas, dans la façon de le penser.

La joie, pour moi, c' est avant tout la joie chrétienne, mais je vais laïciser le propos, car, en tant que président-recteur d' une belle université, j' ai la chance d' être au contact d' une jeunesse passionnante et je sens profondément exister cette crise de la joie. Si on définit la joie comme une aspiration primordiale de notre processus d' humanisation, la joie, ce n' est pas le plaisir, ce n' est pas l' excitation. Patrick Viveret remarque d' ailleurs que c' est le manque de joie profonde, réelle, qui conduit notre société à rechercher l' excitation consumériste permanente. C' est ce déficit d' intériorité qui nous pousse depuis plus d' un siècle à raccourcir le délai d' accomplissement du désir. On pourrait continuer de le raccourcir. Une petite fille de 13 ans me disait qu' il lui fallait 300 € car elle n' avait pas la dernière version de l' Iphone et se sentait humiliée dans la cour de récréation ! Jusqu' où va-t-on réduire le délai d' accomplissement du désir ? Or, cette économie, basée sur le raccourcissement, se fracasse sur les enjeux écologiques et ceux d' un futur souhaitable. Il va falloir changer de posture, diraient les philosophes.

Il arrive qu' un jeune me demande comment il peut discerner ici et maintenant le bien agir, c' est-à-dire le sentiment d' agir pour le bien, le bon, le juste, le beau, en sachant que ces conceptions peuvent se traduire différemment dans les cultures, les civilisations. Mais c' est une aspiration primordiale qui traverse notre processus d' humanisation. Mettons-nous à la place d' un jeune de 20-25 ans et en aura donc 50 en 2050 ou d' un grand-père qui se dit qu' en 2050 il sera ailleurs - sauf si, par des extrapolations hasardeuses de courbes qui viennent du monde d' hier, on me montre que la science me permettra de vivre 500 ans et, quand je dis que je n' ai pas envie de vivre 500 ans, on me dit que ce n' est pas grave, que ça s' appelle de la dépression, et que cela se soigne parfaitement !

Pourquoi y a-t-il crise de la joie ? Mettons-nous en réflexion : comment discerner le bien agir alors que nous sommes dans un vertige catastrophiste, fondé ou non, mais partagé dans tous nos univers ? Les collapsologues prennent des courbes, les extrapolent et en déduisent qu' elles

1 Pierre Giorgini est président-recteur de l' Université Catholique de Lille.

se croisent en 2050. J' ai envie de leur demander si c' est le 30 juin ou le 1er juillet 2050... Notre marché, à nous catholiques, va croître soudainement lorsque nous allons approcher de cette échéance !

Un vertige à trois dimensions

Ce vertige a, tout d' abord, une dimension scientifique. Je suis un scientifique et j' entends des jeunes me dire qu' ils ont le sentiment que tout sera possible dans le domaine du gène, des biotechnologies, des neuro-sciences, de l' intelligence artificielle. On parle au Japon d' embryons-chimères qu' ils doivent détruire au bout de 14 jours, délai qu' on reculera jusqu' à quand ? Toutes ces questions les amènent à dire : comment réduire le possible au souhaitable ? C' est dramatique et fondamentalement nouveau.

J' ai été jeune militant de la science. Ma mère a été une des premières personnes sauvée par la streptomycine d' une tuberculose dans un rein. Mon père, immigré italien, marchand de charbon, qui n' avait que son certificat d' études mais qui lisait Alexandre Dumas et Proust, m' affirmait que la science était le meilleur moyen de ne pas traverser les deux guerres mondiales qu' on venait de vivre. Je croyais dans la convergence entre la conception que j' avais du progrès humain et la science. J' étais conscient qu' il y avait énormément de choses possibles et qu' il fallait s' en saisir, mais je me demandais comment saisir les opportunités du possible pour construire un futur désirable ou, en tous les cas, souhaitable. On a là une mise en abîme scientifique catastrophiste. On se dit que tout ce qui est en train de nous tomber dessus sur le plan scientifique va être hors de contrôle et nous plonger dans une volonté de réduire ce possible au souhaitable. Mais qui va opérer cette réduction ? Le droit des nations, alors que ce possible les traverse ? Un droit international ?

La deuxième composante est temporelle. C' est peut-être la première fois dans l' histoire de l' humanité qu' on annonce une fin du monde ou qu' il ne restera qu' un milliard d' humains, ce qui serait une bonne chose puisque moins il y aura d' humains, plus la nature sera préservée. Mettons-nous à la place des jeunes dans cette dimension d' un discours dominant qui est tenu sur cette catastrophe à venir dans les années 2050.

Ce vertige est aussi spatial. J' étais devant un ensemble de jeunes quand je vois une jeune fille qui blanchit en regardant son Iphone, les autres se saisissent de leur smartphone et je vois se propager une forme de torpeur, c' était au moment de l' attentat en Nouvelle-Zélande. Je m' arrête et demande ce qui se passe, on me répond qu' il y a un attentat en cours, qu' il y aurait déjà 50 morts. Un autre étudiant surenchérit, on en serait à 60... je dis : « Qui dit mieux ? ». On voit que ce plongeon dans cette réalité quasiment instantanée crée aussi ce vertige.

Révolution des conceptions

Ceci vient se combiner à un deuxième phénomène qui est la révolution des conceptions. Ce matin, je questionnais le terme de fracture souvent utilisé. La question est plus globale, nous vivons une révolution épistémique, concept développé par Michel Foucault dans *Les mots et les choses* puis *Archéologie du savoir*. Nous sommes dans une transformation de nos conceptions. Ce sont nos manières de percevoir qui sont bouleversées. Pour l' expliquer, je vais prendre une histoire personnelle qu' on peut penser comme une métaphore. Au début de ma carrière, où je travaillais dans un département-réseaux, nous cherchions comment piloter un réseau d' objets éloignés. Nous avons créé une intelligence centrale grâce à un ordinateur capable d' analyser ces objets en mouvement, de les cartographier. L' intelligence s' extrait du système, se concentre dans cet objet technique qu' est l' ordinateur qui va analyser, optimiser, puis distribuer, en commandant chacun des objets par des fréquences, l' optimisation, les décisions à prendre, voire les artefacts qu' il va produire par l' exercice de l' intelligence. Nous étions des milliers de chercheurs à travailler ainsi.

Et patatras, il se produit une rupture épistémique. On se met à penser des objets intelligents par eux-mêmes, c' est-à-dire non plus une intelligence exogène, mais une intelligence endogène

embarquée par chacun des objets qui vont, de façon autonome, mais interdépendante, co-crée l'intelligence du système. Nous passons des conceptions exo-distributives - l'intelligence est extérieure et distribue ses résultats - à des conceptions endo-contributives - l'intelligence intègre les objets et chacun contribue à la production d'une intelligence collective. Il faudrait être aveugle pour ne pas voir que ce passage de l'exo-distributif à l'endo-contributif est dans l'organisation des systèmes techniques. Et il est partout, dans le management, dans l'effondrement des hiérarchies traditionnelles. Or, un système basé sur une intelligence répartie autonome qui s'ajuste et co-élabore l'intelligence du tout ne nous permet pas de continuer à penser les systèmes de la même façon.

La notion même de fracture ne peut pas se penser de la même façon puisqu'on quitte une société de l'horloge, une société qui avait défini des lieux - le lieu syndical, le lieu de la démocratie participative, le lieu de l'Église, les corps intermédiaires, etc. Tous ces engrenages ont construit un interfonctionnement basé sur une intelligence exo-distributive dont le but est de donner l'heure dans le cas de l'horloge. Imaginez qu'on change de conception pour passer à cette conception endo-contributive où on a une production d'intelligence et une revendication de contribution qui se répartit dans l'ensemble du système. C'est pour moi le fondement de ce qui est en train de se transformer.

Recréer des localités significatives

Quel rapport avec la crise de la joie ? Pourquoi les jeunes cherchent-ils à retrouver des localités significatives, où ils ont le sentiment qu'en discernant le bien agir ici et maintenant, ils ont une action concrète et opératoire sur la transformation de leur localité, mais branchée sur les enjeux du monde ? Car le danger, c'est le communautarisme, la relocalisation étroite, restreinte. Il faut retourner à des localités qui intègrent le sens, mais qui soient branchées sur les enjeux du monde. C'est cette réinvention que nous essayons de construire ici.

Le travail que nous menons m'amène à définir les quatre grandes conditions pour que cela se passe. Il faut d'abord que la localité soit épistémique, c'est-à-dire qu'elle crée de la connaissance dans l'expérience. Comment voulez-vous partager de l'expérience si vous ne créez pas de connaissance dans l'expérience ? Elle doit être anti-entropique, c'est-à-dire vigilante sur son impact écologique, entropique. Elle doit être basée sur l'altérité vraie, parce qu'on sait que les changements de vision du monde ne se font que dans une altérité physiquement constituée. La confusion entre la relation et la connexion est presque un drame sur lequel travailler. Enfin, elle doit être économique, au sens *oiko-nomos*, « prendre soin de la maison ». Si ces conditions sont remplies, on va éviter deux écueils : le premier est l'enfermement sur sa communauté agissante. Il faut produire de la connaissance pour permettre de partager et de se connecter aux enjeux du monde. Le deuxième écueil est qu'on voit que cette relocalisation, cette reconnexion aux enjeux du monde, avec la nature, et cette quête de joie qu'éprouvent ces étudiants dans l'action, peuvent nous amener à aplatir notre humanisation, à nous considérer à égalité de dignité avec l'ensemble des mouvements de la nature - ce qu'on voit naître dans les mouvements vegan, par exemple. Mais le risque est que cet aplatissement ne nous conduise à retourner aux fondements de notre animalité, c'est-à-dire au régime des pulsions, qu'on peut observer dans certaines communautés, un régime des pulsions de haine par exemple. Ce risque est porté par notre rapport à la puissance. Le grand problème est que l'État est aujourd'hui plus Hobbesien que Rousseauiste, il dit être sa propre limite à sa puissance, mais s'il est sa propre limite, il est sans limite.

À la question « Y a-t-il une puissance qui nous surplombe ? », je vais reboucler avec le message chrétien, « Car c'est à toi qu'appartiennent le règne, la puissance et la gloire ». Notre conception chrétienne est qu'il y a une puissance qui nous surplombe, quelque chose qui nous dépasse. Nous ne sommes pas les seuls maîtres pour définir la puissance et les limites de la puissance, par la science notamment, que nous voulons délivrer. Or, nous dit Pierre Manent, cette puissance divine, quand elle vient s'incarner, c'est dans la plus grande humilité, dans le souci du plus pauvre et dans le Christ crucifié et ressuscité. Puisse-t-on mettre des limites à la puissance scientifique avec humilité !

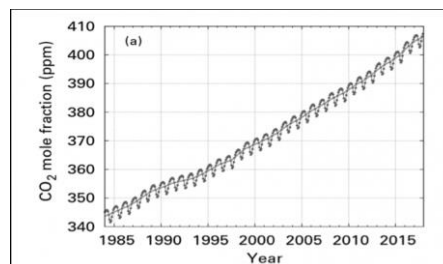
BERNARD PERRET²

En guise d'introduction, voici une citation tirée de l'encyclique *Laudato si'* : « Les réflexions théologiques ou philosophiques sur la situation de l'humanité et du monde peuvent paraître un message répétitif et abstrait si elles ne se présentent pas de nouveau à partir d'une confrontation avec le contexte actuel, en ce qu'il a "d'inédit" pour l'histoire de l'humanité. » (*Laudato si'*, 17). J'attire votre attention sur le mot inédit et ses implications. Par ce mot, le pape François souligne le fait que nous sommes confrontés à une situation sans précédent historique, une situation où il est impossible de continuer dans la même voie, que ce soit au plan économique ou au plan social.

Pour le pape, cette nouveauté réside principalement dans le resserrement des contraintes écologiques. Nous sommes confrontés pour la première fois de manière très concrète, et même brutale, aux limites physiques du monde habitable. Nous vivons ce que l'on pourrait appeler le « choc de la finitude », dont la conséquence majeure est l'accroissement rapide des interdépendances de toute nature. Très concrètement, nous ne pouvons plus ignorer que nos modes de vie, nos manières de consommer ou de nous déplacer ont des conséquences pour l'ensemble des humains.

Une exemple très parlant de ces interdépendances est celui des feux de forêt en Amazonie, problème qui a pris une dimension géopolitique, beaucoup de gens dans le monde ayant pris conscience du fait que les forêts tropicales sont des biens communs mondiaux, dont la préservation est vitale pour l'ensemble des humains. On pourrait bien sûr évoquer aussi les océans, les stocks de poisson, la biodiversité, la pollution par les déchets plastiques. Nous allons être de plus en plus confrontés à des problèmes dont la solution ne peut être que mondiale et coopérative, ce qui nous oblige à assumer le fait que l'humanité constitue désormais une seule et même communauté. Pour le dire avec les mots du pape, la « maison commune » de l'humanité a un besoin urgent de copropriétaires responsables. Au risque de passer pour un prophète de malheur, il faut en effet rappeler à temps et à contretemps que notre copropriété planétaire est menacée de ruine à relativement court terme.

Voici en guise d'illustration l'évolution de la concentration de l'atmosphère planétaire en gaz carbonique. Pour rappel, les experts considèrent qu'il ne faudrait pas dépasser 450 ppm pour contenir le réchauffement en dessous de 2° C.



Evolution de la concentration en carbone de l'atmosphère

Il est à peine besoin de rappeler quelles seront les conséquences concrètes du changement climatique, tant elles sont déjà bien visibles à travers une multitude d'évolutions et d'événements plus ou moins catastrophiques (records de température, incendies en Californie et en Australie, inondations, fonte des glaciers, remontée vers le nord des vecteurs de maladies tropicales, atteintes à la biodiversité...).

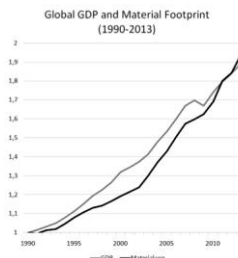
L'écologique et le social

L'une des conséquences de l'accroissement des interdépendances, c'est qu'il n'est plus possible de séparer les questions sociales et les questions écologiques. Seule une humanité plus solidaire, au niveau global et au sein de chaque pays, aura la capacité de relever le défi

écologique. À l' échelle planétaire, c' est ce que montre le déroulement des négociations sur le climat : il est impossible d' avancer sans confiance mutuelle ni solidarité financière entre les pays riches et les pays pauvres. Au plan national, on en a eu une illustration ces derniers mois avec la crise des « gilets jaunes ». Tous les experts s' accordent pour dire qu' il faut taxer les énergies fossiles, mais, comme on a pu le constater, c' est socialement inacceptable sans mesures sociales compensatoires. C' est une évidence, seule une société plus égalitaire pourra se mobiliser collectivement pour relever le défi climatique. C' est l' une des implications du fameux « tout est lié » qui revient comme un leitmotiv dans l' encyclique *Laudato si'*.

Un autre aspect du lien entre le social et l' écologie, c' est que l' obsolescence de notre conception du progrès économique et social complique encore la solution des problèmes sociaux. Nous sommes habitués à compter sur la croissance économique et la redistribution de la richesse monétaire pour résoudre les problèmes sociaux. Les recettes fiscales qui permettent de financer les mesures sociales sont en effet mécaniquement indexées sur la croissance. Or, nous avons de bonnes raisons de penser que celle-ci n' est plus possible : on ne constate pour l' instant aucun « découplage » entre la consommation des ressources rares et la croissance du PIB ce qui veut dire que celle-ci n' est pas durable.

Croissance comparée PIB & consommation des ressources



Pendant le mouvement des « gilets jaunes », on a vu fleurir le slogan : « Fins de mois et fin du monde, même combat. » Ce n' est hélas qu' un slogan. Avec nos modes de vie, c' est toute une conception essentiellement redistributive du progrès social qui est remise en cause. Nous devrions désormais avancer simultanément sur deux fronts : celui de la justice sociale et celui de l' invention de nouveaux modes de vie, moins destructeurs pour la planète.

Ceci veut notamment dire que les politiques sociales devraient s' inscrire dans une transition vers d' autres modes de vie, sous-tendus par une conception moins matérialiste du bien-être. Concrètement, cela passe notamment par des mesures visant une réduction des besoins monétaires, telles que l' augmentation de la durée de vie et de la réparabilité des biens, la limitation de la publicité, une réorganisation des services publics dont le but principal serait de permettre aux gens de mieux vivre avec moins d' argent (et notamment sans voiture, grâce aux transports collectifs et au développement des services de proximité). Cela passe aussi par le développement d' un service public collaboratif reposant davantage sur la contribution volontaire des citoyens à la production du bien-être collectif, soit individuellement, soit à travers les associations.

Plus généralement, nous avons besoin de solidarité et coopération à tous les niveaux (du planétaire au local), ce qui veut dire, d' abord, moins de violence. Cela veut dire aussi moins de concurrence, plus de délibération. Nous sommes donc face à un immense problème de gouvernance. La démocratie est à réinventer à partir de la nécessité de gérer collectivement les biens communs. La démocratie moderne s' est construite autour des questions de liberté et de sécurité : l' État a été inventé pour protéger la propriété et la liberté individuelle. Désormais, nous avons besoin d' une démocratie des communs, d' une gouvernance démocratique d' un autre type qui rende possible la gestion coopérative et efficace des biens communs.

Ceux qui ont compris que l' avenir serait dominé par la question écologique raisonnent souvent dans un schéma dualiste : d' un côté le spectre de la dictature écologique (un *big brother* planétaire), de l' autre le repli sur de petites communautés locales, supposées mieux à même d' assurer leur propre résilience sur une base entièrement coopérative. En réalité, ce ne sera ni l' un, ni l' autre, ou plutôt un peu des deux. Il faut que les gens se mobilisent au niveau local dans des schémas de gouvernance participative très décentralisés, mais nous aurons aussi

besoin de gérer à l' échelle planétaire les biens communs mondiaux en s' appuyant sur de grandes institutions transnationales aux pouvoirs étendus.

Je ne vois pas comment nous pourrions imaginer l' avenir de nos sociétés autrement que sous la forme d' une trame complexe d' institutions et de dispositifs de gouvernance de différents types, à tous les niveaux et sur une grande diversité de sujets. Cela exigera un immense effort de créativité institutionnelle et une transformation profonde de la culture, dont l' un des éléments sera la culture du *care*, du « prendre soin » : prendre soin des autres et de la nature. Et cette transformation culturelle ne sera pas possible sans une révolution spirituelle. Ce n' est pas pour rien que le pape en appelle à une « conversion écologique ».

Une vision utopique ?

Bien entendu, tout cela peut sembler utopique. Il faut bien constater en effet que ce n' est pas du tout dans ce sens qu' évolue la société, et que ce n' est pas du tout dans cette direction que va le monde. Certes, il y a des signes positifs :

- mobilisation des jeunes (effet Greta Thunberg) ;
- augmentation du temps consacré à l' écologie dans les médias ;
- mobilisation croissante des chrétiens suite à l' encyclique *Laudato si'* ;
- nouvelles pratiques de consommation, notamment en matière d' alimentation, foisonnement d' initiatives et d' innovations (économie sociale et solidaire, économie collaborative, circuits courts, démocratie participative).

Mais il y a surtout beaucoup d' évolutions inquiétantes, totalement contraires à ce qu' exige la survie de l' humanité :

- dégradation des relations internationales, multiplication des foyers de crise, crise du multilatéralisme, notamment en matière écologique, avec des gouvernements ouvertement climato-sceptiques dans plusieurs pays ;
- crise mondiale de la démocratie, montée des populismes, nationalismes, fondamentalismes, des idéologies axées sur le repli sur soi et l' égoïsme national ;
- troubles sociaux et violence partout dans le monde ;
- accroissement des inégalités, aggravation de la pauvreté ;
- individualisme, consumérisme, désir de mobilité.

Plus que jamais, une économie fondée sur la marchandisation et la financiarisation à outrance (avec une accumulation des dettes financières qui, à certains égards, manifestent le même mépris de l' avenir que la dette écologique).

Un avenir qui n'est pas contenu dans le passé

Les contradictions sont trop fortes entre les tendances à l' œuvre dans le monde et ce qu' il faudrait changer pour rendre le développement durable. Il n' existe pas d' utopie ni de scénario crédible d' évolution en douceur. Des ruptures imprévisibles et potentiellement catastrophiques sont presque inévitables. Nous voyons déjà se multiplier les catastrophes, mais cela ne peut que s' aggraver. Dans certains scénarios d' élévation du niveau de la mer, des territoires où vivent actuellement plus d' un milliard de personnes deviendraient inhabitables. Mais il faut y ajouter les effets de la désertification, notamment en Afrique subsaharienne.

Je mesure bien à quel point ceci est dérangeant, et peut-être inaudible. Mais je ne crois pas qu' il serve à grand chose de jouer les autruches, de se mettre la tête dans le sable. Pour avoir une chance d' éviter les catastrophes, ou du moins de réduire leurs conséquences, il faut les croire possibles. C' est l' idée défendue par Jean-Pierre Dupuy dans son livre *Pour un catastrophisme éclairé*³. Il faut surtout s' y préparer, pratiquement et moralement (avec notamment une question qui me hante : saurons-nous faire preuve de solidarité quand des millions de réfugiés climatiques frapperont à notre porte ?).

Comme à la veille d' une guerre, nous ne savons pas de quoi nous sommes capables. Le philosophe Henri Bergson décrit ainsi ce qu' il éprouva en apprenant l' entrée en guerre de la

France en 1914 : « Malgré mon bouleversement, et bien qu' une guerre, même victorieuse, m' apparût comme une catastrophe, j' éprouvais [...] un sentiment d' admiration pour la facilité avec laquelle s' était effectué le passage de l' abstrait au concret : qui aurait cru qu' une éventualité aussi formidable pût faire son entrée dans le réel avec aussi peu d' embarras ? Cette impression de simplicité dominait tout. »

Il me semble que ce qui se manifeste ainsi à l' occasion des guerres est d' une grande portée anthropologique et spirituelle : ce sont souvent les événements qui nous transforment et nous révèlent à nous-mêmes. Ce qui fait sens et change nos vies en profondeur nous est toujours révélé par des rencontres ou par des événements heureux ou malheureux que nous ne maîtrisons pas. Souligner le caractère inédit de notre situation historique, c' est aussi mettre l' accent sur le caractère radicalement imprévisible de l' évolution de nos sociétés.

Dans une telle situation, nous avons cependant besoin de principes éthiques et politiques. Je pense notamment au principe Responsabilité proposé par le philosophe Hans Jonas en 1979 : « Agis de façon que les effets de ton action soient compatibles avec la permanence d' une vie authentiquement humaine sur Terre. » En d' autres termes, nous devons désormais porter le souci non pas seulement de la survie biologique de l' humanité, mais aussi et peut-être surtout de ce qu' il y a de vraiment humain dans l' homme.

Il faut bien admettre que nous n' avons qu' une faible visibilité sur les évolutions politiques et sociales futures. On ne voit pas émerger de force politique capable de convaincre la grande masse des gens d' accepter les changements nécessaires. Encore une fois, le seul précédent auquel on puisse se référer est celui des guerres : c' est souvent dans la douleur que les sociétés se transforment. Mon maître à penser René Girard n' a cessé d' afficher, de manière parfois provocatrice, une posture apocalyptique. Il pensait que la violence inhérente aux rapports humains mettrait tôt ou tard l' humanité face à une alternative : se convertir ou disparaître.

Pour nous chrétiens, la situation historique inédite où se trouve l' humanité exige peut-être de se réapproprier l' idée d' apocalypse, non pas au sens de fin du monde, ni de séparation violente entre les bons et les méchants, mais au sens de dévoilement, révélation, « moment de vérité » et nouveau commencement.

Débat

QUESTION DES JEUNES : *Notre rapport au temps a évolué, ce changement pourrait-il avoir un impact sur ce que vous nommez la crise de la joie ?*

PIERRE GIORGINI : Tout a été basé dans le développement économique des première et deuxième révolutions industrielles, sur le délai de l' accomplissement du désir. Le temps n' est pas le délai. Ivan Illich⁴ l' a montré à une époque à propos des voitures : le temps que vous passez pour les payer fait qu' au total, si vous le passiez à marcher, vous iriez aussi vite. La voiture ne vous fait pas gagner du temps, mais du délai. La joie profonde, intérieure, d' émancipation permanente de notre humanisation se fonde dans la valorisation du temps et non celle de l' excitation que produit le raccourcissement du délai d' accomplissement du désir.

QUESTION DE LA SALLE : *Monsieur Giorgini nous dit qu'aujourd'hui tout est possible. Nous savons que tout n'est pas souhaitable. Qui va définir le souhaitable dans ce monde où chacun cherche à contribuer et quel sera le rôle du politique ?*

PIERRE GIORGINI : D' un point de vue purement théorique, si on parle d' imprédictible et d' imprévisible, pourquoi associer sans cesse l' imprévisible à la catastrophe ? Je remets en cause une extrapolation qui est une représentation basée sur des effondrements. Je ne nie pas qu' il y en aura, mais je conteste l' effondrement global et conjoint. Certes les plus grands

4 Ivan Illich (1926–2002) est un penseur de l' écologie politique et une figure importante de la critique de la société industrielle.

scientifiques mondiaux prédisent des effondrements, financiers, écologiques, etc. Mais cela sera-t-il obligatoirement une catastrophe ?

J'apprécie beaucoup la réponse qu'a faite Michel Serres, trois mois avant sa mort, alors qu'il était confronté à un débat avec des collapsologues : « À quoi ça sert ? » Nous avons besoin d'énergie, de jeunes qui se mobilisent. Le programme sur lequel je me suis fait élire s'appelle « Osons l'espérance ! ». Oser l'espérance, c'est oser l'imprédictible, le disruptif. Si je proclame que « nous allons vers le vivant », c'est parce que la biosphère s'est préservée pendant pas loin de 4 milliards d'années. Elle n'a quasiment jamais dépassé le seuil des 2 000 milliards de tonnes équivalent CO₂, ce qui est en gros ce que nous donne le soleil. Et l'espèce humaine, la seule à pouvoir en avoir conscience, a transgressé ce chiffre depuis 1850, puisqu'on se dirige vers 24 000 milliards. Mireille Delmas-Marty, professeur au Collège de France, pose une question : « Si l'anthropocène est la période où l'humain est devenu une force tellurique, est-ce de l'utopie ou du rêve que cette force tellurique se concentre sur la réparation et non sur la poursuite de la destruction ? »

QUESTION DES JEUNES : *Mr Perret, pouvez-vous développer certaines solutions pour réduire l'aspect monétaire ?*

QUESTION DE LA SALLE : *Concernant la démocratie du commun, quels sont les acteurs concernés et comment œuvrer pour accroître et concevoir cette démocratie ?*

BERNARD PERRET : Cette question du non-monétaire est fondamentale. La notion de PIB est remise en question. La suppression du PIB, c'est bien, mais comment conçoit-on le progrès social autrement qu'en redistribuant des sommes d'argent ? La question qu'on ne s'est jamais posée, c'est comment serait-il possible de vivre mieux sans gagner plus ? Cela passe par des sujets comme la durée de vie des produits. On sait fabriquer des produits qui durent longtemps, qui sont réparables, dont on peut échanger les pièces détachées. C'est l'un des axes majeurs d'un progrès social durable que de rendre possible une vie moins monétarisée.

Cela passe aussi par l'aménagement de l'espace, les services collectifs, la limitation de la publicité et un changement culturel qui fasse qu'on prenne davantage de plaisir à des activités de loisirs collectifs. Tout cela est lié à la notion de démocratie du commun qui s'exercera le jour où nous serons tous directement impliqués dans la gestion des biens communs, des espaces naturels, dans la création de systèmes locaux de fourniture d'énergie durable et donc d'économie d'énergie à une échelle locale, etc.

Pour reprendre la métaphore de la copropriété, il faut étendre la logique de la copropriété responsable à d'autres réalités. Une copropriété qui fonctionne est une copropriété où les gens se sentent solidaires les uns des autres, où il n'y a pas trop de conflits. Plus il y a de convivialité dans une copropriété, mieux la copropriété est gérée.

QUESTION DES JEUNES : *Il se pose un problème de bien commun sur la façon de gérer le risque climatique. Comment conjurer cette tendance à la décentralisation, à l'endo-distribution, et cette tendance mondiale ?*

PIERRE GIORGINI : Que signifie une régulation centrale ? Comment le vivant s'est-il organisé pour construire ce miracle de la préservation de la biosphère ? Il n'y a pas quelqu'un là-haut pour calculer tous les enjeux. Le système né de cette évolution et de cette force de conservation qui s'est opposée aux forces d'altération, c'est ce que Bernard Perret a décrit en évoquant des localités intriquées à tous les niveaux. Notons qu'il y a toutes sortes de localités ; l'humanité, par exemple, est une localité. La biosphère, pour se préserver, s'est organisée en intriquant des localités à différents niveaux, qui sont toutes tournées vers une optimisation locale de leur entropie (c'est-à-dire le vieillissement et l'usure). Tout en travaillant sur l'optimisation de leur équation entropique, elles ont une vision holoptique⁵ qui consiste à être en même temps dans la préservation du tout.

En termes de gigantisme international, on a Google, qui est une incroyable force de régulation, ou Facebook, Apple, etc. Mais quand Google se demande comment sortir de cette équation, ils ne peuvent que se suicider en tant qu'entreprise, puisque leur modèle économique est basé sur la mise en aliénation de l'ensemble du réseau qu'ils animent. C'est

5 Un système holoptique est un système tel que les membres de ce système sont tous capables de voir l'ensemble.

consubstantiel à leur nature. Et quand on parle de solutions globales, dans le vivant, elles ne sont pas forcément organisées telles qu' on les pense.

Revenons sur la financiarisation. Le marché, c' est l' ensemble des échanges d' une communauté. La monnaie est un bien commun, elle a été inventée pour objectiver les échanges pour lutter contre les passagers clandestins. La monnaie n' est pas mauvaise en soi, mais c' est la financiarisation globale du monde qui se retourne contre nous. Pour Paul Jorion, nous sommes entrés dans la confusion entre le prix et la valeur, alors que le prix n' est qu' une mathématisation réductionniste du marché. Il faut inverser cela.

Elie Cohen disait récemment dans un débat télévisé que les enjeux écologiques étaient difficilement compatibles avec les enjeux du pouvoir d' achat. Mais s' il y a une évolution disruptive du « désir d' achat », que sera le pouvoir d' achat ? On a vu dans l' histoire des transformations radicales disruptives du désir d' achat. Je dis aux jeunes : bougeons le désir d' achat !

BERNARD PERRET : Sur la question de l' engagement, il faut dire deux choses quand on parle d' écologie. L' engagement politique est nécessaire et important, et en même temps, il faut être prophétique, se préparer spirituellement et moralement à des choses qui nous emmèneront plus loin que ce que l' on est prêt à faire actuellement.